

NOVAK PROD ET RED LION
présentent

MICHEL PICCOLI - NATASHA PARRY
le goût des myrtilles
un film de THOMAS DE THIER

« DANS UNE DERNIÈRE FOIS, ON PEUT CONNAÎTRE UNE PASSION PLUS BELLE
ENCORE. CELA FAIT PARTIE DES SECRETS FANTASTIQUES DE CE QU'ON APPELLE LA
PASSION ENTRE UNE FEMME ET UN HOMME ÇA POURRAIT DURER ÉTERNELLEMENT. »

MICHEL PICCOLI

DOSSIER DE PRESSE

Sortie en Belgique le 15 OCTOBRE 2014

Durée : 1h26

NOVAK PROD ET RED LION PRÉSENTENT

MICHEL PICCOLI
NATASHA PARRY

le goût des myrtilles

un film de THOMAS DE THIER



FICHE TECHNIQUE

UN FILM ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR Thomas de Thier
AVEC Michel Piccoli - Natasha Parry et la participation d'Arno

IMAGE Philippe Guilbert et Virginie-Saint Martin
SON Pascal Jasmès
1ER ASSISTANT Manu Kamanda
PRODUCTION DESIGNERS Claire Farah et Tom Darmstaedter
CHEF DÉCORATRICE Stéphanie Blondel
MONTAGE Marie-Hélène Dozo
MUSIQUE Patricia Hontoir

UNE COPRODUCTION BELGIQUE/LUXEMBOURG
NOVAK PROD/ RED LION

PRODUCTEURS DÉLÉGUÉS Novak Prod - Red Lion
COPRODUCTEURS RTBF (Télévision Belge) - UFilm - Belgacom
AVEC L'AIDE du Centre du Cinéma de la Fédération Wallonie-Bruxelles et de Voo
AVEC LA PARTICIPATION du Fonds National de Soutien à la Production Audiovisuelle du Grand-Duché du Luxembourg, de La Wallonie et de la Région Bruxelles-Capitale
EN ASSOCIATION avec uFund
AVEC LE SOUTIEN du Tax Shelter du Gouvernement Fédéral de Belgique et des investisseurs Tax Shelter, du Programme MEDIA de l'Union Européenne.

DURÉE 86 min
FORMAT HD 2:39 - Couleur - 5.1 Cinéma - V.O française sstt ENG et NL

SYNOPSIS

A partir d'un certain âge, les jours commencent à se ressembler. Mais pour Jeanne et Michel, ce 3 juin ne ressemble à aucune autre journée. Ils ont rendez-vous pour leur pique-nique annuel dans la forêt. La journée est belle. Ils abandonnent l'auto et s'enfoncent dans les bois. Au cours d'une halte, Jeanne s'endort. A son réveil, le soleil est bas dans le ciel et son mari a disparu. L'obscurité gagne peu à peu la forêt.



ENTRETIEN AVEC THOMAS DE THIER

« Le goût des myrtilles » raconte les retrouvailles annuelles d'un couple. Est-ce que ces retrouvailles sont un prétexte pour revivre le passé ou au contraire pour profiter du présent?

Est-ce qu'il vaut mieux vivre en tant que gardien du souvenir, en accumulant – comme le fait Jeanne – des objets, ou bien est-ce qu'on peut aussi vivre – comme semble le faire Michel – en faisant table rase du passé pour avancer d'un pas léger ? D'une certaine manière, Michel, qui rêve de voir un papillon rare, est aussi animé par une forme de nostalgie, celle d'un moment qu'il n'a jamais vécu.

Le passé agit comme un gouffre qui les sépare. Mais ils sont toujours éperdument attirés l'un vers l'autre, ils veulent se retrouver, et inventent toutes sortes de stratagèmes pour y parvenir. Jeanne et Michel vont à la pêche aux moments heureux et ils arrivent à en trouver. Ce pourrait être le récit de la dernière journée de deux vieux dépassés par un monde qui va trop vite, mais c'est tout le contraire. Le film raconte une quête aux instants de bonheur.

La narration du film lui-même ressemble à un conte. Est-ce exact, et si oui, pourquoi ce choix?

Le film s'ouvre sur Jeanne qui raconte une histoire aux enfants. L'histoire des papillons qui voulaient connaître la vraie nature du feu. C'est exactement ce que Jeanne et Michel vont tenter de découvrir, la vraie nature du feu.

Alors qu'il s'enfonce dans la forêt, Michel découvre un signe de piste laissé par des scouts. Le film, à l'image des contes, regorge de clés qui ouvrent des passages. Autant d'indices pour nous aider à découvrir qui sont Jeanne et Michel, et à les accompagner. A tous points de vue nous sommes, nous spectateurs du film, les enfants du conte.

Et les « myrtilles » du titre? C'est un énoncé qui résonne avec « Le goût de la cerise » d'Abbas Kiarostami où un homme se mettait en quête de quelqu'un qui pourrait l'enterrer après son suicide.

La myrtille, c'est un des derniers fruits rouges; au moment dernier, peut-être qu'on s'en va avec un goût, une odeur, une saveur. Michel est un gourmand, un jouisseur, quelqu'un qui a de l'appétit. Quand il plaque son visage contre un tronc moussu, il érotise l'arbre. La forêt devient sexuelle, puis maternelle. Avec Michel, il y avait ce désir d'aller vers l'animalité. Quand Michel commence à manger les myrtilles et à s'abreuver à la rivière, il évoque un gorille, « un dos argenté » dans les forêts humides du Rwanda. Il est vraiment allé vers ça.

On peut aussi penser à des films américains tels que « J'ai le droit de vivre » de Fritz Lang, « Les Amants de la nuit » de Nicholas Ray, voire « Badlands » de Terrence Malick, où des couples – jeunes, cette fois-ci – tentent de fuir leur destin.

C'est exact. A leur manière, le couple que forme Jeanne et Michel n'est pas « hors-la-loi » au sens où l'est le couple de « Badlands », mais ils sont « hors-le-monde », le monde des hommes, des autos qui roulent vite, des familles pleines d'enfants. Tout ça ne les concerne plus. Ils entrent peu à peu dans un autre monde, dans un autre temps. A leur manière, comme tous ces couples de hors-la-loi, ils s'enfoncent dans la nature et cherchent à reconquérir un paradis perdu.

La forêt, avec ses habitants et ses mystères, c'est le troisième personnage du film. Elle évolue autant que ceux qui la traversent. Plus les personnages avancent dans le film, plus la forêt devient maternelle, luxuriante, humide, pourrissante. J'ai effectué de nombreux repérages pour trouver cette forêt en décomposition. J'ai marché des semaines sans trouver ce que je cherchais. →

J'ai trouvé mon bonheur dans une région du Luxembourg, la « *Petite Suisse* », où se concentraient la multitude de décors qui ont rendu le film possible. Je voulais que le voyage de Jeanne et Michel prenne une tournure métaphysique. Que la forêt, d'une certaine manière, les absorbe.

Passé un certain âge, les expéditions deviennent laborieuses. Mais si on quitte l'autoroute pour les chemins de traverse. Si on abandonne l'auto pour les sentiers sinueux. Si on quitte les sentiers pour se noyer dans le végétal, alors il se passe quelque chose. Chaque fois que je me suis perdu, j'ai découvert quelque chose d'important.

Tout était-il précisément écrit dans le scénario ou avez-vous ménagé quelques zones d'ombre, notamment pour les comédiens ?

Lors des repérages, je suis tombé sur un amphithéâtre grec dans les bois, et j'ai eu l'idée d'une scène qui n'était pas dans le scénario: Michel part dans les grottes, se perd, rencontre l'enfant qu'il a été, et essaie de le tuer. Rien n'est plus difficile pour un grand comédien que de se débarrasser sa part d'enfance puisque c'est celle qui l'anime. Je trouvais assez beau de tenter cette expérience-là et demander à Michel de passer par le plaisir, la colère, la folie aussi, et un désarroi immense. En contrepoint à cette expérience, j'avais placé dans le cadre une chouette qui assiste, impassible, à la tentative désespérée de Michel de se rapprocher de la mort : c'était pour moi le contrepoint parfait.

Comment, et à quel moment, se sont imposés Natasha et Michel ?

J'ai été voir cette pièce de Peter Brook, « *Ta main dans la mienne* », dans laquelle ils jouaient tous les deux, et c'était le premier vrai beau couple que j'imaginai. Après j'ai été voir en janvier 2006 l'avant-première du dernier film que Michel Piccoli avait mis en scène, « *C'est pas tout à fait la vie dont j'avais rêvé* », mais j'ai trouvé Michel tellement intimidant que je lui ai juste serré la main sans oser lui demander. Quand il s'est avéré possible de tourner le film quelques années plus tard, j'ai envoyé le scénario aux deux comédiens.

Natasha a tout de suite accepté. Elle était bouleversée tant le scénario lui correspondait. Quant à Michel, il m'a envoyé trois lettres en trois jours. Il voulait voir mon film précédent, « *Des Plumes dans la tête* », il voulait qu'on se rencontre, qu'on parle, qu'on se découvre. Ce que nous avons bien sûr fait.

Natasha et Michel, c'est Laurel et Hardy, la patience contre le volcan, le ciel contre la terre, ils sont tellement différents qu'ils sont totalement complémentaires. Ils sont faits pour être ensemble et faire des étincelles. C'est à la fois le plus beau couple de cinéma qu'on puisse rêver et le plus explosif. Quand ils sont calmes, l'un à côté de l'autre, c'est qu'ils font semblant. Ils se connaissent tellement bien. Quand ils se lancent des insultes, elles résonnent comme des mots doux. Ils habitent un amour dans toute sa complexité, et dans une sensation d'éternité.

On a le sentiment que Natasha amène un peu de Peter Brook, notamment dans la scénographie.

Natasha est une grande actrice de théâtre. Quand elle se déplace, c'est tout l'espace qui se déplace. Il ne s'agit pas seulement de l'esprit ou de la voix mais de tout son corps en lien avec ce qui l'entoure. Cette particularité vient sans doute aussi d'une vie de travail avec Peter Brook. Si je dois à quelqu'un d'avoir réuni Natasha et Michel, c'est évidemment à Peter Brook.

Et puis d'avoir vu pas mal de ses pièces, d'avoir lu ses écrits, c'est une formidable école de dépouillement, de simplicité. D'autre part, j'ai choisi comme décoratrice une scénographe dont c'était la première expérience cinéma. Claire Farah. J'avais vu son travail au théâtre, j'adore son univers dépouillé où chaque chose est murement choisie, le moindre détail donne sa cohérence à l'ensemble.

J'ai eu envie de placer la montagne enneigée du conte japonais dans un espace onirique, où l'on sent qu'on est dans un décor. J'ai été inspiré des estampes d'Okusai, mais aussi du Fellini de « *E la nave va* » – pour la rivière en tissu, le ventilateur et les paillettes. Il y avait donc une volonté très forte d'amener la poésie par le bricolage et la simplicité.

Peter Brook a-t-il vu le film ?

Oui, bien sûr. Il m'en a parlé comme d'une tragédie. Il a vu deux êtres qui font tout ce qui est en leur pouvoir pour s'unir, mais que le destin s'évertue à séparer. Il m'a demandé si je connaissais « *L'Enfer* » de Dante qui commence par des êtres perdus dans la forêt, au croisement des chemins, il m'a récité les premiers vers et m'a dit que c'était le film. Nous avons beaucoup parlé du rythme. Il était séduit par le rythme, le côté imprévisible. Il était chaque fois surpris par l'endroit où commencent et où se terminent les séquences. Nous avons parlé plusieurs heures et la conversation m'a semblé durer une toute petite minute.

Avez-vous reconduit l'équipe technique des « plumes » ?

Un film est une oeuvre collective. Les collaborateurs proches comme Manu Kamanda, mon assistant, et qui organise à ce point les choses que je n'ai plus qu'à m'occuper que des questions artistiques, sont ceux qui vous donnent la confiance en vous dont vous avez besoin pour tenir la distance. Virginie Saint-Martin, chef opératrice, est aussi là depuis « *Des plumes dans la tête* ». Elle connaît si bien mon travail qu'elle a accepté de partir en électron libre avec la seconde caméra pour faire ce que nous n'avions pas le temps de faire avec la première équipe. Ses images, sensuelles et créatives, venaient nourrir le travail de Philippe Guilbert, le chef opérateur en charge de la première caméra. Son talent pour mettre les acteurs à l'aise et leur permettre de donner le meilleur faisait mouche. Toujours. Cette collaboration entre chefs opérateurs fut riche et judicieuse. Nous avions si peu de temps et tant à filmer que ce n'est qu'à cette condition que le film a pu se faire. Quand les scènes le permettaient, nous tournions à deux caméras.

L'équipe était composée d'habile mélange de gens expérimentés et de débutants qui en ont à revendre. Les premiers apportaient leur savoir faire, les seconds leur énergie.

Quand tout le monde a envie d'être là, d'avancer ensemble, vous avez le sentiment que vous faites quelque chose de

formidable. Michel Piccoli m'a confié à plusieurs reprises que c'était une des plus belles équipes qu'il ait rencontrées.

Pour la post-production, c'était la même chose. Un mélange de découvertes et de collaborateurs proches. Sans doute que l'étape qui fut la plus compliquée fut le montage. Le film a une structure particulière qui ne fonctionne pas comme une narration classique. Il se présente comme une succession de tableaux qui, tout en faisant sens les uns par rapport aux autres, sont indépendants. Marie-Hélène Dozo, qui est aussi la monteuse des frères Dardenne et avec qui j'avais déjà collaboré pour le montage «des plumes dans la tête», fut héroïque.

À plusieurs reprises, nous quittons la réalité des personnages pour basculer dans leur imaginaire. Pascal Jasmes, l'ingénieur du son, Ingrid Ralet, la monteuse son et Matthieu Cox le mixeur ont réalisé un travail titanesque, tout en subtilité, qui a permis le mélange des différents niveaux narratifs. Ce n'était certainement pas simple pour eux de travailler avec un cinéaste ornithologue, où chaque cri d'oiseau doit être cohérent par rapport au décor. L'exigence était telle que pour arriver au bon vent dans la tempête de neige, il a fallu superposer et jouer avec plus de 20 sortes de vents différents.

Et la musique ? Vous n'avez pas entériné votre collaboration avec Sylvain Chauveau ?

J'ai tenté. Je voulais associer Sylvain à Patricia Hontoir, une compositrice belge. Il s'est avéré que c'était compliqué parce qu'ils avaient tous les deux leur manière de faire, et des univers très proches. Ils étaient au final assez peu complémentaires. Comme je parlais d'un morceau de Patricia, j'ai continué avec elle. Elle est venue sur le tournage plusieurs fois et on a travaillé sur la musique très en amont. C'est aussi à la compositrice d'investir les personnages. Dès le montage image, on avait des maquettes de musique qui arrivaient et qui modifiaient la durée des plans. Cela reste assez singulier comme manière de faire, mais aujourd'hui je ne m'imaginais plus procéder autrement.



PROPOS DE NATASHA PARRY ET MICHEL PICCOLI

NATASHA PARRY

Dès la première lecture, ça a été immédiat, on a adoré le scénario, l'imagination, la poésie, la sensualité. Personnellement, j'ai immédiatement senti quelque chose de tellement fort dans cette histoire. Déjà, on entrait dans le film, on le voyait, et on avait tellement envie de le faire. Et puis on a demandé à voir le premier film de Thomas, « *Des plumes dans la tête* » qui nous a également fortement impressionné.

MICHEL PICCOLI

Dès que j'ai eu fini de le lire, j'ai pensé : quelle merveille, je suis libre. Devant « *Des plumes dans la tête* » et ce nouveau scénario, j'ai été... j'ai failli dire « épanoui », en fait j'étais émerveillé. Je me suis dit : qu'il y ait des mauvais films, c'est normal ; qu'il y ait des très bons films, c'est normal ; qu'il y ait des films admirables, c'est normal, tout ça est normal. Mais son scénario était extrêmement loin du normal, il touchait à l'extravagance de l'imaginaire, de la passion, de l'invention et de ces mondes étrangers que l'on rêve de vivre – et je ne parle pas uniquement de la perception des comédiens, mais aussi de celle des spectateurs. Il y a des gens comme Thomas qui nous font « continuer le combat ». Ce qui est désormais indispensable, en tout cas pour moi, c'est lui ! Je sais de quoi je parle, j'ai travaillé avec des réalisateurs admirables, auprès de qui j'ai appris, pour ne pas sombrer dans le cinoche. Thomas va au-delà, et nous fait aller au-delà. Le tout est de savoir avec qui on veut vivre, avec qui on veut faire des miracles. Ce film est un miracle.

NATASHA PARRY

Thomas a une vision très rare, je ne connais personne d'autre qui a cette imagination et cette vision dans le cinéma.

MICHEL PICCOLI

C'est nouveau et c'est inimaginable. J'ai toujours cherché ça, moi, ces choses incroyables, avec des gens différents. C'est « mon dernier admirable », et ça suffit comme ça... Dans le scénario qu'il a écrit, Natascha interprète un rôle d'homme et moi un rôle de femme. Mais ne le répétez à personne, il ne faut pas que ça se sache.

NATASHA PARRY

Thomas nous a donné une grande liberté d'inventer, de chercher, de montrer. Ce n'est pas comme s'il avait une idée fixe.

MICHEL PICCOLI

Si on a la chance d'aimer l'extravagance, l'imaginaire somptueux, si on a la chance d'être à l'aise dans des mystères non encore imaginés, alors il y a déjà les trois quarts du travail qui est fait. Le dernier quart, pour nous, c'est juste de se lancer dans sa folie, son imaginaire, on s'est mis à son service dans son imagination.

NATASHA PARRY

Dans le film, à un moment, il est dit que c'est la dernière fois que l'on fait ça, ce voyage annuel pour aller mettre des fleurs sur la tombe de notre fils, et ce sentiment est prégnant, ils savent qu'il faut finir par lâcher prise, qu'il faut laisser le fils tranquille, et ne pas revenir.

MICHEL PICCOLI

Dans une dernière fois, on peut connaître une passion plus belle encore. Cela fait partie des secrets fantastiques de ce qu'on appelle la passion entre une femme et un homme – ça pourrait durer éternellement. Ils vont continuer à vivre ensemble, même s'ils ne vivent plus dans la même maison, dans le même espace. →



NATASHA PARRY

Même s'ils se sont séparés à cause des papillons !

MICHEL PICCOLI

Ce qu'il y a de fantastique aussi dans ce scénario, c'est que quand une femme et un homme sont au bord de se séparer, ou se séparent, ils fuient l'un l'autre. Là, au contraire, ils se retrouvent, ils n'arrêtent pas de se retrouver dans leurs rêves, pas dans la vie matérielle.

NATASHA PARRY

Ils se recherchent tout le temps.

MICHEL PICCOLI

Ils sont fous d'amour. C'est pour cela que l'homme est si odieux avec le petit garçon. Il s'en prend à lui de ne pas pouvoir partager cet amour avec elle. Il a trouvé un esclave, ce petit con. L'enfant est continuellement là, dans tout le film, c'est vraiment un film à trois personnages.

NATASHA PARRY

Thomas nous a contactés après nous avoir vu dans « Ta main dans la mienne », une pièce mise en scène par Peter Brook. On a joué dans quelques pièces ensemble, et dans le film de Jacques Doillon, « La Fille prodigue ». Or, moi j'ai l'impression d'avoir joué 1000 fois avec toi, Michel.



LE RÉALISATEUR

LE CASTING

THOMAS DE THIER

D'abord renvoyé d'une école de cinéma, puis diplômé en économie, Thomas de Thier dit de lui-même qu'il a commencé par tout rater. Les choses commencent à s'améliorer lorsqu'il réalise son premier film avec sa compagne d'alors : un documentaire qui l'emmène à la découverte de ses voisins (« *Je suis votre voisin* », 1990).

A 30 ans, « *A la recherche de l'oiseau blanc* » marque le point de départ de son « grand voyage », une trilogie documentaire sur l'enfance, le jeu et le temps qui le mènera à filmer la jungle indonésienne, le désert marocain (« *Les gens pressés sont déjà morts* ») et les grands espaces canadiens (« *Echographie* »). Ce périple le met sur la voie de son premier long métrage de fiction sur la perte de l'enfance : « *Des plumes dans la tête* » sélectionné à la Quinzaine des Réalistes à Cannes en 2003, à Toronto – pour ne ce citer que ceux-ci – avant d'être primé au Seattle Film Festival (Special mention Category New Directors).

FILMOGRAPHIE

- « *Le Goût des myrtilles* »
(long métrage 2013)
- « *Des plumes dans la tête* »
(long métrage 2003)
- « *Echographie* »
(documentaire, 2001)
- « *Les gens pressés sont déjà morts* »
(documentaire, 1998)
- « *À la recherche de l'oiseau blanc* »
(documentaire de création, 1995)
- « *Caisse express* »
(court métrage, 1994)
- « *Je t'aime comme un fou* »
(court métrage, 1991)
- « *Je suis votre voisin* »
(court métrage, 1990)

MICHEL PICCOLI

Monstre sacré du cinéma français mais pas que français – c'est d'ailleurs aux côtés du réalisateur italien Marco Bellocchio qu'il remporte le prix d'interprétation à Cannes en 1980 - Michel Piccoli a tourné sous la direction de grands noms du 7ème art. Acteur fétiche de Claude Sautet et de Luis Buñuel, il enchaîne de très beaux rôles grâce à Renoir, Chabrol, Hitchcock, Carax. Depuis « *Le Mépris* » de Jean-Luc Godard qui révélera l'acteur de 38 ans au grand public à « *Habemus Papam* » de Nanni Moretti, Michel Piccoli n'a cessé de se réinventer tout au long de sa carrière. Sa filmographie riche de plus de 200 rôles affiche aussi plusieurs réalisations de Michel Piccoli dont « *C'est pas tout à fait la vie dont j'avais rêvé* ».

NATASHA PARRY

C'est en foulant les planches des théâtres londoniens que l'actrice anglaise prend goût à l'art dramatique avec John Gielgud, Alec Guinness ou Orson Welles avant de collaborer avec Peter Brook, son futur époux. Elle travaille à ses côtés dans le cadre de Recherches théâtrales internationales et dans ses mises en scène. Elle sera la partenaire de Marcello Mastroianni dans « *Tchin Tchin* ». Au cinéma, elle tourne sous la direction de Marion Hansel dans « *Le lit* ».

« *Le goût des Myrtilles* » signe les retrouvailles de l'actrice avec Michel Piccoli depuis « *La Ciserie* » et « *La fille prodigue* » de Jacques Doillon.



LISTE ARTISTIQUE

JEANNE	Natasha Parry
MICHEL	Michel Piccoli
ERIC DESSART	Arno
MICHEL ENFANT	Gil de Thier
MAMIE	Maria-Hélène Juncken
PAPI	Claude Fritz
LE PHOTOGRAPHE	Luc Schiltz
MÈRE HARRY	Alice Hubball
PÈRE HARRY	Francesco Mormino
HARRY	Augustin Legrand

LISTE TECHNIQUE

RÉALISATEUR	Thomas de Thier
ASSISTANT RÉALISATEUR	Manu Kamanda
CHEF OPÉRATEUR	Philippe Guilbert
CHEF OPÉRATEUR 2ÈME ÉQUIPE	Virginie Saint-Martin
ETALONNAGE	Franck Ravel
MONTEUSE IMAGE	Marie-Hélène Dozo
INGÉNIEUR DU SON	Pascal Jasmès
MONTAGE SON	Ingo Dumlich
MIXAGE	Mathieu Cox
CHEF DÉCORATRICE	Stéphanie Blondel
PRODUCTION DESIGNERS	Claire Farah, Tom Darmstaedter
CHEF COSTUMIÈRE	Isabelle Dickes
CHEF MAQUILLEUSE	Fabienne Adam
MUSIQUE ORIGINALE	Patricia Hontoir
PRODUCTEURS DÉLÉGUÉS	Olivier Dubois - Bernard de Dessus Les Moustier Pol Cruchten - Jeanne Geiben
PRODUCTEUR ASSOCIÉ	Gilles Chaniel
PRODUCTEURS	Arlette Zylberberg - Nadia Khamlichi Adrian Politowski - Jérémy Burdek Tanguy Dekeyser



NOVAK
prod



rtbf .be



belgacom



VOO
TV•NET•TEL

FILM FUND
LUXEMBOURG

WB
wallimage/bximage



BELGIAN
TAX
SHELTER

MEDIA
EUROPE LOVES CINEMA

CINEMATEK

af
Maison Française
du Cinéma

I.E.V.I.F
L'ESPRESSO

CUSTAX

PRESSE

BARBARA VAN LOMBEEK

+32 486 54 64 80

barbara@missinglink.be

PRODUCTION/ DISTRIBUTION

NOVAK PROD

59B, Rue Guillaume Tell

1060 Bruxelles

+32 2 736 27 62

novak@skynet.be